

Ali Shariati

**CIVILISATION
ET
MODERNISATION**

Traduit de l'anglais par
Youcef Nedjadi

Hoggar

Ils ont créé des gens qui ne connaissent pas leur propre culture, mais qui sont toujours prêts à la mépriser. Ils ne savent rien sur l'islam, mais disent de mauvaises choses à son sujet. Ils ne peuvent pas comprendre un poème simple mais ils le critiquent avec des mots mal choisis. Ils ne comprennent pas leur histoire mais sont prêts à la condamner. D'autre part, ils admirent sans réserve tout ce qui est importé d'Europe. [...] Et tandis que le non-européen est content de s'être modernisé, le capitaliste et le bourgeois européens se gaussent d'avoir réussi à le convertir en un consommateur de leur surplus de production. (Extrait de *Civilisation et modernisation*)



L'auteur

Philosophe-activiste, né à Mazinan, un village traditionnel de l'Iran, élevé dans un climat de lutte islamique contre la tyrannie, actif dans le mouvement de libération de son pays du Grand Satan, militant du mouvement de libération national algérien, maître de milliers de musulmans et musulmanes engagés, emprisonné et torturé par un Etat policier, et finalement martyr des mains de la SAVAK, la police secrète du despotique Shah, le pion des puissances opposées à l'humanité et au droit humain d'évoluer vers le Divin.

La traduction et le traducteur

Ce texte est une traduction, de l'anglais au français, d'une transcription d'une des nombreuses conférences, en Farsi, de Ali Shariati à l'Institut Hussein-e-Ershad. Le traducteur, Youcef Nedjadi, physicien de profession, membre de l'Institut Hoggar, a préféré laisser au texte son ton oral.

Illustrations

1ère couverture : Hulpverlening Amerika komt op gang
(www.kicken.com)

4ème couverture : Art Mosaique de Joe Moorman

ISBN 978-2-940130-25-2



9 782940 130252 >

Ali Shariati

**CIVILISATION
ET
MODERNISATION**

Traduit de l'anglais par
Youcef Nedjadi

Hoggar

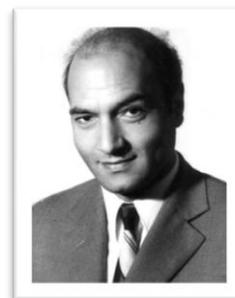
Civilisation et modernisation

Ali Shariati

Ali Shariati
Civilisation et modernisation
Traduit de l'anglais par Youcef Nedjadi
ISBN 2-940130-25-6
© 2011 Hoggar
www.hoggar.org
info@hoggar.org

Texte en anglais
Ali Shariati
Reflections of Humanity
Free Islamic Lit. Houston (1984)
ISBN 0 941722 11 2

Ali Shariati



Ali Shariati (en persan : علی شریعتی), né à Mazinan le 23 novembre 1933 et mort à Southampton le 19 juin 1977, est un révolutionnaire musulman iranien, sociologue de formation. Il est l'un des intellectuels iraniens les plus influents du 20e siècle et a été appelé l'« idéologue de la révolution iranienne ».

Fils d'un 'alim érudit, Mohammad-Taqi, qui lui a enseigné l'Islam, il a aussi été exposé dès son jeune âge à de nombreux aspects de la philosophie et de la pensée politique occidentales. Après avoir obtenu une bourse, il a fait des études supérieures à l'Université de Paris, où il a été considéré comme un étudiant brillant et élu meilleur étudiant en lettres en 1958. Il a ensuite entamé un doctorat en sociologie et histoire des religions à la Sorbonne. Au cours de cette période à Paris, Shariati a travaillé avec le Front de libération nationale algérien (FLN), ce qui lui coutera un séjour à la prison de la Santé à Paris. Durant cette période, il s'est aussi appliqué à traduire en persan l'œuvre de Frantz Fanon, qu'il a personnellement connu.

A son retour en Iran en 1964, il est arrêté et emprisonné sous prétexte d'avoir eu des activités politiques subversives lors de son séjour en France. Libéré après quelques semaines, il commence à enseigner à l'Université de Mashhad, axant son instruction sur les problèmes des sociétés musulmanes contemporaines en utilisant les termes, les expériences et les concepts de la culture et de la philosophie islamiques pour son analyse. Il devient vite populaire à l'Université et dans le pays ; le régime répond en l'excluant de l'université. Il rejoint alors Téhéran où il enseigne à l'Institut Hussein-e-Ershad. Ses cours, qui formulent une vision du monde islamique cohérente et une idéologie du changement social, politique et économique, attirent des milliers d'étudiants et des dizaines de milliers de personnes d'horizons diverses fascinées par ses enseignements. Ses livres se vendent en dizaines de milliers d'exemplaires.

La SAVAK (police secrète du Shah) l'arrête une seconde fois, en 1972, ainsi que plusieurs de ses disciples, en espérant ainsi mettre fin à ses activités. En 1975, il est relâché, après une longue incarcération dans des conditions extrêmement dures, suite à la pression populaire et des pressions internationales pour le libérer. Malgré l'étroite surveillance de la SAVAK, il continue à œuvrer en secret pour ses idées, jusqu'en 1977 où il décide de faire une hijra pour pouvoir continuer à agir et rendre public ses pensées. Il sort clandestinement du pays et se rend en Angleterre, mais il y meurt mystérieusement – empoisonné selon l'opinion la plus répandue – trois semaines plus tard, le 19 juin 1977.

Ce penseur qui a œuvré pour un rôle nouveau de l'Islam dans la pensée et dans l'action est enterré à Damas, près de Seyida Zaynab bint Ali, le régime du Shah ayant refusé à l'époque qu'il soit enterré dans son pays.

CIVILISATION ET MODERNISATION

Les définitions de la culture et de la barbarie, ou le débat sur qui est civilisé et qui est moderne sont des interrogations que l'on peut mieux analyser à la lumière de la doctrine islamique. Ce point doit être gardé à l'esprit par les musulmans instruits à qui incombe le fardeau de la responsabilité et le leadership de l'Oumma.

La modernité est l'une des questions les plus délicates et vitales auxquelles nous sommes confrontés, les habitants de pays non européens et les sociétés islamiques. Une question plus importante est la relation entre une modernisation imposée et une civilisation authentique. Nous devons découvrir si la modernité est synonyme d'être civilisé, comme prétendent certains, ou si c'est quelque chose de tout à fait différent et un phénomène social sans rapport avec la civilisation. Malheureusement la modernité nous a été imposée, nous les nations non-européennes, sous le couvert de la civilisation.

Durant les 150 dernières années, l'Occident a entrepris la tâche de moderniser les hommes avec un zèle missionnaire. Toutes les nations non-européennes ont été mises en contact étroit avec l'Occident ou la civilisation occidentale qui se devait de les rendre des nations « modernes ». Sous le prétexte de civiliser les nations, les familiariser avec la culture, ils nous ont présenté cette modernité – quand je dis « nous », je veux dire les nations du monde non-européen et du tiers-monde – qu'ils ont persisté à appeler « la

civilisation idéale ». Nos intellectuels auraient dû comprendre très tôt et nous faire comprendre la différence entre la civilisation et la modernité. Mais ils n'ont pas réussi à le faire. Pourquoi les gens instruits n'ont pas remarqué ce problème au cours des 150 ans de modernisation occidentale de leur pays ? Je vais discuter de leur échec dans ce qui suit.

Avant toute autre analyse, je tiens à définir certains termes sur lesquels j'ai l'intention de me concentrer. S'ils restent ambigus, la discussion deviendrait vague. Après avoir expliqué ces termes, je traiterai le sujet.

1. *Intellectuel* : un terme courant souvent entendu dans la société iranienne et dans toutes les sociétés, européennes ou non. *Qu'est-ce qu'il signifie vraiment ? Qui sont les intellectuels, quel est leur rôle et quelle est leur responsabilité dans leurs propres sociétés ?*

Un intellectuel est celui qui est conscient de sa propre condition humaine dans un contexte social et historique précis. Sa conscience lui fait prendre ses responsabilités. Il guide son peuple, consciemment et avec responsabilité, dans l'action scientifique, sociale et révolutionnaire.

2. *Assimilation* : *D'ici proviennent tous les troubles et les contraintes auxquels sont confrontés les pays non-occidentaux et musulmans. Ce terme s'applique au comportement d'une personne qui, intentionnellement ou non, commence à imiter les manières d'un autre. Une personne présentant cette faiblesse oublie ses origines, son caractère national et sa culture ou, s'il s'en rappelle, il le fait avec mépris. De façon obsessionnelle et sans réserve, il se nie pour transformer son identité. Espérant atteindre les distinctions et la grandeur, qu'il voit dans un autre, l'assimilé tente de se débarrasser des associations – qu'il perçoit comme honteuses – avec sa société et sa culture d'origine.*

3. *Aliénation* : Le processus d'oublier ou de devenir étranger ou indifférent à soi-même. C'est quand on perd son âme et qu'on dirige ses perceptions à partir d'une autre personne ou chose. Cette grave maladie sociale et spirituelle se manifeste sous plusieurs formes et dépend de nombreux facteurs. Un facteur d'aliénation de l'être humain est l'outil avec lequel il travaille. Selon la sociologie et la psychologie, l'homme tend progressivement, durant le cours de sa vie, à oublier sa véritable identité et son autonomie à mesure qu'il accroît ses contacts avec un certain outil ou une profession. Il commence à percevoir ses outils à la place de son individualité.

Par exemple, quand une personne travaille avec des écrous et des boulons tous les jours, de 8 heures à 18 heures, tous ses sentiments, ses pensées, ses affections et sa personnalité vont se suspendre progressivement. Il doit effectuer une certaine tâche mécanique sans cesse. Peut-être qu'il est devant une chaîne d'assemblage et il doit sauter deux écrous puis serrer le troisième une fois. Cet homme – qui a des émotions diverses, des aptitudes, des pensées, des goûts, des tensions, de la haine, des sentiments et du talent – devient un corps qui laisse passer deux écrous et serre le troisième une fois la plupart du temps, pendant ses heures de travail, le moment où il est le plus actif et énergique. Il devient un instrument, une simple pièce d'équipement pour la production et son effort se limite à un travail monotone qu'il doit faire jour après jour, et, ce faisant, il suspend toutes les caractéristiques qui font sa personnalité.

Le meilleur exemple de telles situations a été donné par Charlie Chaplin dans un film célèbre, « Modern Times », dans lequel il joue un homme libre de tout attachement ou obligation, une personne avec tous ses désirs, émotions, sentiments, exaltations et besoins. Il ressent de l'amour pour sa bien-aimée, du respect pour ses parents et de la sympathie pour ses amis. Il aime s'asseoir et bavarder avec

les autres, partager leurs coutumes, et il présente une gamme normale de craintes, d'espoirs, de talents et de réactions. Par exemple, quand il voit sa mère, il affiche envers elle des sentiments comme s'il ne l'avait pas vue depuis longtemps. Quand il rencontre un ancien ami, il veut passer quelques moments avec lui pour savoir ce qu'il est devenu, pour parler de la vie et du bon vieux temps. Sa bien-aimée lui inspire l'amour et l'affection, mais la vue de son ennemi excite sa haine et ses rancunes. Il veut se battre, l'attaquer et se venger. C'est un être humain, avec des besoins et des aspirations complexes. Il apprécie une jolie vue et déteste ce qui est déprimant, comme le ferait tout homme normal et libre.

Puis il va travailler dans une usine énorme et complexe dont il ne peut même pas concevoir le fonctionnement. Il ne sait ni ce que l'usine produit, ni ce qui synchronise ses nombreux éléments différents. Il fait une demande dans un bureau, remplit certains formulaires et on lui dit d'aller voir monsieur untel. On le conduit à travers un corridor vers un bureau. Un homme arrive et lui dit ce qu'il doit faire. Et quel est son travail ? Voici tout ce qu'il en est: il y a un grand hangar qui abrite une chaîne de montage où une bande métallique énorme se déplace constamment. La bande métallique arrive d'un côté du hangar et ressort de l'autre côté, où il y a d'autres sections de la chaîne d'assemblage. Il ne sait pas d'où la bande vient, où elle va et pourquoi elle le fait. Sept ou huit travailleurs y sont debout, l'un à côté de l'autre. Son travail consiste à sauter deux écrous sur la chaîne en mouvement et visser le troisième écrou une fois. Puis il doit en laisser passer deux autres et serrer le troisième, et il doit répéter ceci sans cesse durant ses dix heures de travail. Ensuite la cloche sonne et sa journée de travail est terminée. Il rentre chez lui sans savoir pourquoi il a fait ce qu'on lui a dit de faire, sans saisir ce qu'étaient ces écrous, d'où ils venaient et où ils allaient, et leur utilité. Il ne comprend pas du tout ce travail. Il y a à

côté de lui sept ou huit autres travailleurs ; ils ne peuvent même pas se parler parce que la courroie se déplace à une vitesse telle que si l'un d'entre eux essayait d'en savoir plus sur le travailleur à côté de lui, il se déconcentrerait de la chaîne roulante et raterait le troisième écrou, toute l'usine s'arrêterait, et il serait puni ou congédié.

Cet homme doit ouvrir grand les yeux et regarder les écrous. Le travail qu'effectue cet être humain c'est de visser des écrous une fois ou deux, et c'est tout. Mais un être humain est une créature avec certaines caractéristiques. Tout d'abord, il doit connaître l'utilité de son travail, et d'autre part, il doit faire un travail afin d'atteindre un objectif particulier. Il se donne un but, puis, une fois ce dernier choisi, il crée un travail comme moyen pour atteindre son objectif. Durant son travail il va commencer par toucher et sentir l'essence de son but, puis après un certain labeur il va atteindre son objectif. Donner un sens à son travail, être conscient de sa tâche, avoir des sentiments et des envies, cela fait partie d'être humain.

Charlie Chaplin, qui joue le rôle de ce travailleur en particulier, voit sa mère, sa fiancée et son ami arriver à l'usine lui rendre visite. Il n'est pas encore habitué au système dur et monotone des machines ; il n'a pas encore été brisé. Alors qu'il est au travail, soudain, il voit sa mère, sa fiancée et un ami arriver. Il met ses outils de côté et quitte son poste pour aller à dire : « Bonjour, ... Comment vas-tu ? » « Où avez-vous été ? Cela a été un long temps que je vous ai vu. Vous m'avez manqué... » « Allons nous asseoir et prendre un thé... »

Soudain, il voit des policiers se précipiter, des feux rouges s'allumer, des sonnettes d'alarme rugir et des inspecteurs arriver. Qu'est-il arrivé ? Le système de contrôle de l'usine a rapporté qu'il a été omis de serrer un écrou, et tout est au point mort. « Qu'avez-

vous fait ? » « Comment vous êtes vous permis de le faire ? » Il est arrêté, blâmé et puni pour sa négligence.

Une manifestation momentanée d'un sentiment simple et naturel de ce qui est humain en lui fait tomber ce système mécanique en panne. Ceci montre clairement que dans ce système il n'y a pas la moindre place pour l'expression d'un sentiment humain. Toutefois, ils conditionnent et contrôlent cet homme, doué auparavant de sentiments et d'émotions, jusqu'à ce qu'il devienne comme une machine, et, après vingt ans de travail, les expressions : « un être humain est un être rationnel », « un être humain est un animal religieux », « un homme est un animal conscient de soi et créatif », ainsi que d'autres propositions semblables, normalement applicables à l'être humain, ne s'appliquent plus à lui.

Qu'est-ce qu'est devenu cet homme ? Il est maintenant un « animal qui visse les écrous », qui en saute deux et visse le troisième une fois. Dans la rue, quand cet homme voit un policier avec des boutons comme des noix sur son uniforme, il prend immédiatement ses clés pour les serrer. Il voit une femme avec une décoration sur son chapeau ou son manteau, et il lui vient immédiatement à l'esprit d'aller la visser une ou deux fois ! Pour lui, le monde entier est résumé dans la phrase, « sauter deux et visser le troisième. » C'est sa philosophie, son identité, sa réalité et sa formule pour devenir un être humain. Pourquoi visse-t-il ? Pour manger ! Pourquoi mange-t-il ? Pour visser ! Un homme circulaire !

Cet homme ne voit plus comme un être a pu avoir des sentiments variés, des désirs, des besoins, des faiblesses, des sensibilités, des souvenirs et des vertus. Ceux-ci se sont effondrés et il est devenu, selon les termes de Marcuse, un « homme

unidimensionnel ». Mais Shondel l'appelle un « homme circulaire » qui produit pour consommer et qui consomme pour produire.

Cet homme, qui était une fois un petit monde, un microcosme, un être avec les attributs de Dieu, a maintenant été réduit à l'extension d'une clé, ce qui veut dire que le caractère de la machine, des boulons et du mouvement mécanique l'a pénétré. Il ne se considère plus comme monsieur untel, fils d'untel, de la famille untelle, de telle race et origine, etc. Au contraire, il se perçoit comme rien de plus qu'une pièce dans une machine.

L'aliénation peut parfois devenir une maladie mentale grave nécessitant l'attention d'un psychanalyste. A son plus haut degré d'intensité, elle peut nécessiter l'isolement dans un asile. L'aliénation affecte les hommes soumis à un régime mécanique déshumanisé mais peut aussi être causée par la bureaucratie et la technologie. Comme l'a dit l'un des sociologues, soit Max Weber ou Marcel Moose, dans une bureaucratie compliquée où il y a de nombreux guichets numérotés, l'homme qui a travaillé, disons au guichet 345, pendant 20 ou 30 ans, répétant chaque jour les mêmes tâches, se considère généralement lui-même comme « guichet 345 » et non comme une personne avec un autre nom ou titre. Les gens l'appellent « guichet 345 » et le considèrent comme « guichet 345 ». Le sentiment général qu'il n'a d'attache qu'au « guichet 345 » génère en lui la sensation qu'il est « guichet 345 » pas monsieur untel, fils d'untel, avec telle ou telle caractéristique. Ceci est l'aliénation causée par la bureaucratie.

Aliéné, comme mot, veut dire être possédé par un « esprit », ou, en arabe/persan, un « djinn ». Dans le passé, les gens croyaient en ces esprits et quand une personne devenait folle, ils croyaient que l'« esprit » l'avait possédé et avait affecté son cerveau. Ils pensaient

que « l'esprit » avait expulsé son intellect et pris sa place, de sorte que le possédé ne se sentait plus un homme et se considérait un agent du mal. Aujourd'hui, le mot désigne un type de maladie décrite par les psychologues et les sociologues.

De la même façon que les hommes étaient possédés par des « esprits » dans le passé, aujourd'hui, suite à son contact permanent avec un ordre ou outil mécanique, l'homme est réduit à un accessoire dans une bureaucratie stricte, monotone et déshumanisante. Il ne ressent plus son individualité et ne la comprend pas ; il s'est perdu. Avant on croyait que le djinn déposédait l'homme de son esprit et le rendait fou, mais aujourd'hui ce sont les moyens de production, ses outils et son type de travail qui le possèdent et contrôlent son esprit. Ils ont progressivement effacé sa vraie personnalité et l'ont remplacée par les caractéristiques des machines-outils, du travail de routine, de la hiérarchie bureaucratique, jusqu'au point où il commence à s'y identifier.

Il y a une autre sorte de « contrôle par les djinns » qui possède l'humanité et aliène une personne, ou toute une classe d'une société, d'elle-même. Cette forme d'aliénation est plus réelle, plus effrayante, et plus destructrice, et c'est cette forme d'aliénation omniprésente qui nous affecte, nous Iraniens, musulmans, Asiatiques ou Africains. Ce n'est pas une aliénation causée par la technologie – nous n'avons pas été aliénés par les machines. Aucune machine ou bureaucratie n'est en cause. Quelques ministères administratifs avec un personnel limité ne sont pas en mesure d'aliéner qui que ce soit. On ne peut non plus dire que notre bourgeoisie a atteint le stade où elle pourrait nous aliéner. Nous sommes plutôt aux prises avec quelque chose d'extrêmement désagréable et dangereux : l'« aliénation culturelle ».

Que veut dire l'« aliénation culturelle » ? Comme je l'ai dit tout à l'heure, l'aliénation, sous quelque forme que ce soit, indique un état dans lequel on ne se perçoit pas comme on est, c'est un état où on perçoit quelque chose d'autre à notre place. Un homme dans cet état est aliéné. Ce qu'il se considère être n'est pas du tout sa vraie personnalité, et qu'il se croit argent, machine ou « guichet 345 » n'est qu'une affaire de hasard et de goût.

Qu'est-ce que la culture ? Je ne vais pas citer les différentes définitions de la culture ici. Quelle que soit la définition, la culture comprend l'ensemble des expressions intellectuelles, non-matérielles, artistiques, historiques, littéraires, religieuses et affectives (sous la forme de symboles, de traditions, de coutumes, de reliques, de mœurs etc.) d'une nation, qui se sont accumulées au cours de son histoire et ont acquis des formes spécifiques. Elles signifient les douleurs, les désirs, les tempéraments, les caractéristiques sociales, les modes de vie, les relations sociales et la structure économique d'une nation.

Quand je ressens ma religion, ma littérature, mes émotions, mes désirs et mes douleurs à partir de ma propre culture, je ressens mon être propre, mon être social et historique même, la source de laquelle cette culture a jailli. La culture est donc l'expression et la superstructure de l'être authentique de ma société, en fait la totalité de l'histoire de ma société. Mais certains facteurs artificiels, de nature douteuse, s'insinuent dans la société – qui a des conditions et des relations sociales définies et développées à travers un cadre historique spécifique – et lui confèrent des idées, des sentiments, des émotions qui ont un esprit étranger, qui sont le produit d'une société différente, d'une autre histoire. Ces facteurs artificiels oblitérent toute culture authentique et substituent une culture artificielle qui convient à d'autres structures sociales et politiques, à

une économie différente, à une étape historique distincte. Alors quand je veux ressentir mon être propre, je me retrouve en train d'éprouver la culture d'une autre société, en train de déplorer des problèmes qui ne sont pas les miens. Je me plains de choses sans rapport avec les réalités culturelles, sociales et intellectuelles de ma société. Je me retrouve en train d'avoir les aspirations, les idéaux et les angoisses légitimes de sociétés dont les conditions sociales, économiques et politiques sont différentes de la mienne. Néanmoins, j'éprouve ces désirs, ces idéaux et ces angoisses comme s'ils étaient les miens. Une autre culture m'a aliéné.

L'homme à la peau noire de l'Afrique, les Berbères d'Afrique du Nord, le Persan et l'Indien en Asie ont chacun un passé spécifique et un présent particulier, pourtant ils ressentent des souffrances et des inquiétudes qu'ils considèrent comme les leurs, mais qui sont, en fait, des ramifications de problèmes post-Moyen Âge, de la Renaissance du 16^{ème} siècle, du libéralisme du 17^{ème} siècle, des progrès scientifiques du 18^{ème} siècle, des idéologies du 19^{ème} siècle et des sociétés capitalistes qui ont émergé des deux guerres mondiales.

Alors peuples d'Afrique et d'Asie, en quoi l'aliénation culturelle vous concerne-t-elle ? Quels sont ces problèmes dont l'existence, la solution, le sentiment et l'effet vous inquiète ? C'est comme si j'avais une douleur au pied que j'attribuerais aux nerfs ! Pourquoi ? Parce que j'ai fréquenté des gens que je crois plus intelligents, plus polis, plus respectables et riches que moi, et ils ont « des troubles nerveux ». Plutôt que d'admettre que mon pied me fait mal et de chercher des médicaments, par exemple, pour des cors, je cherche un psychiatre pour le « désordre nerveux » auquel j'attribue ma douleur.

Mes conceptions de moi-même ne sont pas comme je suis en réalité, mais comme « ils » sont, c'est-à-dire que je suis aliéné. N'est-il pas ridicule d'avoir, dans une société où il y a la famine, des gens avec des sentiments, des désirs et des comportements semblables à ceux des Américains, des Anglais ou des Français aujourd'hui ? Dans ces pays, le citoyen est rassasié, il vit l'excès de nourriture et de plaisirs, et manque de buts et d'objectifs. Il veut se reposer et cherche le loisir. Il est malade de la stricte discipline que lui impose la machine. Il se plaint de la discipline et de l'ordre qui lui causent tant de stress. Quant à moi, malgré que je souffre de l'absence de la technologie, je gémiss et me plains des malheurs causés par la technologie ! C'est comme si on avait été écrasés par une voiture, nos bras et jambes cassés, du sang sur le visage et la tête, et qu'on avait de l'empathie pour la personne au volant, qui en a marre d'avoir à conduire et d'écraser les gens !

De cette façon, les sociétés non-européennes sont devenues aliénées par les sociétés européennes : les intellectuels n'ont plus de sentiments orientaux, ne se plaignent plus comme une personne de l'Est et n'aspirent plus à être des gens de l'Orient. L'intellectuel ne souffre pas à cause de ses propres problèmes sociaux, il ressent plutôt la douleur, les souffrances, les sentiments et les besoins d'un Européen dans la phase finale de la réussite capitaliste et de la jouissance matérialiste. Aujourd'hui les sociétés non-européennes, qui ont chacune un caractère unique mais le nient, sont traversées par un même trouble douloureux. Elles ont quelque chose d'étranger dans l'esprit. Elles pensent à un autre et l'imitent aveuglément.

Ces pays non-européens ont été réels et authentiques dans le passé. Si vous aviez visité ces pays, par exemple 200 ans auparavant, vous n'y auriez pas trouvé la civilisation occidentale d'aujourd'hui,

car tous et chacun d'eux avait sa propre civilisation, authentique et solide. Ils étaient uniques : leurs désirs, leurs façons de faire les choses, leurs pensées, leurs loisirs, leurs goûts, leurs cuisines, leurs cultes, leurs mœurs bonnes et mauvaises, leurs comportements, leur art, leur philosophie, leur religion – tout était propre à eux. Par exemple, si j'étais allé dans un pays comme l'Inde ou n'importe quel pays africain, j'aurais trouvé des goûts et des constructions uniques et propres à chacun d'eux. Chacun composait sa propre poésie, pertinente à sa culture et adaptée à sa vie. Chacun avait ses propres coutumes sociales, ses couleurs préférées, ses propres maladies, ses désirs, ses religions etc. Tout ce qu'ils avaient leur était propre. En dépit du fait qu'ils étaient bien en dessous du niveau de civilisation d'aujourd'hui et de la jouissance matérielle actuelle, ce qu'ils avaient, aussi petit soit-il, leur était propre. Ils n'étaient pas malades ; ils étaient certes pauvres, mais la pauvreté est quelque chose de différent de la maladie.

Mais aujourd'hui, les sociétés occidentales ont réussi à imposer leur philosophie, leur façon de penser, leurs désirs, leurs idées, leurs goûts et leurs mœurs aux pays non-européens, tout comme elles ont pu forcer leurs symboles de la civilisation dans ces pays, qui consomment de nouveaux produits et gadgets sans pour autant pouvoir s'accommoder aux mœurs européennes ainsi qu'à leurs désirs, goûts et façons de penser.

Comme le dit Alined Yope, un des plus grands intellectuels noirs, « il y a des sociétés qui ont vu le jour en dehors de la civilisation européenne – comme nos sociétés – et qui sont des 'sociétés mosaïques' ». Que veut-il dire par « sociétés mosaïques » ? Une mosaïque contient des centaines de carreaux de différentes formes et couleurs et pressés dans un même moule. Quelle forme globale émerge de tous ces carreaux ? Aucune ! Une mosaïque comprend

des couleurs différentes et des matériaux différents avec des formes distinctes, mais en somme n'a pas de forme totale. Certaines civilisations sont aussi des civilisations mosaïques, c'est-à-dire qu'elles comprennent quelques legs du passé et quelques parties déformées de l'Europe, et la combinaison des deux produit une société mi-civilisée, mi-modernisée. C'est une mosaïque aussi dans le sens où nous n'avons pas choisi les mêmes matériaux que les Européens pour construire notre civilisation, parce que nous ne savions pas ce qu'était une civilisation et comment la former. Ce sont eux qui nous ont aussi donné la forme.

En d'autres termes, sans savoir quoi faire, sans conception préalable de comment construire notre société selon nos propres goûts et pensées, sans savoir comment intégrer différentes parties ou s'inspirer d'ici ou de là en fonction d'une pré-planification, nous avons commencé à mettre ensemble divers parties et éléments pour construire une société moderne sans forme et sans but ou objectif. Dans ce produit déformé, on peut trouver des pièces de partout, certaines sont indigènes, d'autres sont européennes, certaines sont traditionnelles, d'autres encore sont modernes, mais toutes sont empilées dans une confusion sans forme et sans but. Ceci a produit une société sans forme et sans but. Ces sociétés sont les sociétés non-européennes qui, au cours du siècle dernier, ont été en mesure d'obtenir leurs matériaux de construction de l'Occident, au nom de la civilisation.

Quelle est l'origine de l'émergence de cette civilisation mosaïque (ou ce que j'appellerais les sociétés caméléopard) dans les pays non-européens ? Le genre de ces sociétés n'est pas clair ; leur peuple et leurs intellectuels ne comprennent pas le sens de la vie, ce qu'est leur but, ce que l'avenir leur réserve et ce que contient leur idéologie.

La machine a émergé et s'est développé au cours des 17^{ème}, 18^{ème} et 19^{ème} siècles en Europe aux mains des capitalistes et des riches. La machine se caractérise par le besoin d'augmenter constamment sa production. C'est la contrainte de la machine. Si elle n'accroît pas sa production durant environ une décennie, elle est vouée à disparaître, car elle ne pourra rivaliser avec d'autres machines. Pourquoi ? Parce que si elle n'augmente pas sa production, d'autres machines, produisant la même marchandise à plus grande échelle, se vendront moins cher. Ainsi la production d'une machine obsolète stagne. La machine doit produire de plus en plus pour couvrir plus le labeur et mettre sur le marché des produits moins chers que ceux de ses concurrents. La science et la technologie ont contribué au développement de la machine et à l'amélioration de son efficacité. Ce développement a changé la face de l'humanité. Nous ne devons pas la considérer simplement comme l'un des problèmes émergents dans le monde d'aujourd'hui, mais, à proprement parler, *le* problème depuis les deux derniers siècles. D'elle découlent tous les autres problèmes du monde aujourd'hui.

La machine doit augmenter sa production progressivement chaque année. Par conséquent, pour éviter la constitution de stocks, il faut aussi créer progressivement la nécessité de la consommation continue. Mais la consommation des gens n'augmente pas au même rythme que la production. Par exemple, une société peut augmenter de 30% sa consommation de papier en 10 ans mais sa production de papier, elle, peut croître jusqu'à 300%. Il y a dix ans les machines produisaient 5 kilomètres de papier par heure alors qu'aujourd'hui elles en fabriquent 50 km par heure, tandis que la consommation de papier n'a pas augmenté d'autant, et elle ne peut le faire.

Alors, que faire avec la production excédentaire ou le surplus ? Que faire avec les piles de papier en excédent ? De nouveaux

besoins de consommation doivent être créés. Chaque pays européen a ses goûts particuliers et une consommation fixe ; leurs populations ne dépassent pas 40 à 60 millions. Le taux de production effréné, en hausse constante, dépasse les désirs de consommation des gens. Ils ne peuvent pas suivre ! Ainsi, vu que la machine a fabriqué compulsivement des produits en excès, il faut enjamber les frontières nationales et pousser les marchandises sur les marchés étrangers. Quand les capitalistes ont pris le contrôle de la machine, de la technologie et de la science au 18^{ème} siècle, le destin de l'humanité a été scellé. Chaque être humain sur la surface de la terre allait être contraint à devenir un consommateur des marchandises produites. Les marchés européens se sont rapidement saturés, par conséquent les surplus de marchandises devaient aller en Asie et en Afrique. Les Asiatiques et les Africains devaient consommer les produits excédentaires d'Europe.

Est ce que ces produits peuvent effectivement être vendus en Orient, dont le mode de vie ne les exige pas ? Est-il envisageable d'y forcer leur consommation ? Impossible ! Lorsque vous entrez dans une société en Asie vous remarquez que les vêtements de l'asiatique sont faits par sa femme ou dans un atelier local. Ils portent des vêtements traditionnels. Il n'y a pas de demande ici pour les tissus « modernes » de l'Europe, pour les vêtements de « haute couture » ou pour les outils industriels qui les manufacturent. Dans telle société africaine on observera que leurs désirs, intérêts et joies sont principalement dévolus à l'équitation et l'appréciation de la grâce de leurs chevaux. Ils n'ont pas de routes, de chauffeurs, d'idées de machine, et ils n'en sentent pas le besoin. Dans leur style de vie, leur production est égale à leur consommation, ce qui est conforme à leurs traditions, leurs goûts et leurs besoins. Pour eux, donc, une voiture, comme tout autre produit européen, est entièrement superflu.

Les usines européennes ont produit une quantité sans cesse croissante de produits de luxe et ont cherché pour eux un marché dans les pays asiatiques et africains. Au 18^{ème} siècle ou même au 19^{ème}, il était hors de question d'espérer que des hommes et des femmes d'Asie et d'Afrique utiliseraient ces produits même s'ils leurs étaient fournis gratuitement. Ils avaient d'autres plaisirs et avaient leurs propres ornements. Une femme africaine ou asiatique n'avait besoin ni de cosmétiques européens, ni de gadgets pour s'embellir et s'habiller. Elle avait déjà ses propres produits de beauté, ses propres outils et matériaux d'ornement. Elle les utilisait et tous l'admiraient. Elle ne ressentait pas le besoin de les changer.

En raison de son attitude, la marchandise du capitaliste est restée invendue. Les personnes ayant cette façon de penser, avec des besoins propres et des goûts particuliers, qui ont leur propre style de vie et qui produisent leurs propres besoins, n'étaient pas le genre de personnes qui auraient consommé les produits des capitalistes européens du 18^{ème} siècle. Alors que faire ? Le problème était de faire consommer des produits européens en Asie et en Afrique. Leurs sociétés devaient être restructurées de manière à ce qu'ils achètent des produits européens. Cela impliquait de bouleverser des nations. Il fallait qu'ils changent la nation, et qu'ils transforment l'individu afin qu'il change ses vêtements, ses habitudes de consommation, son décorum, sa demeure et sa ville. Que fallait-il transformer en premier ? Sa morale et sa pensée. Qui pourrait changer l'esprit d'une société, sa morale et la façon de penser d'une nation ? Ceci ne relevait pas du capitaliste, de l'ingénieur ou du producteur européens. C'était plutôt l'affaire des intellectuels européens éclairés de planifier une méthode particulière pour pervertir l'esprit, le goût et style de vie du non-Européen. Ce changement ne devait pas être le choix de ce dernier vu que sa conversion pourrait ne pas s'orienter vers la consommation des

produits européens. En fait, ses désirs, ses choix, ses souffrances, sa tristesse, ses goûts, ses idéaux, son sens de la beauté, sa tradition, ses relations sociales, ses loisirs – tout devait être changé afin qu'il soit contraint à devenir un consommateur de produits industriels européens. Ainsi, les grands producteurs et les grands capitalistes européens des 18^{ème} et 19^{ème} siècles ont laissé les intellectuels gérer ce projet.

Voici leur projet: tous les peuples du monde doivent devenir uniformes. Ils doivent avoir le même style de vie. Ils doivent penser de la même façon. Mais il est pratiquement impossible que toutes les nations pensent de la même manière. Quels éléments structurels forment la personnalité et l'esprit d'un homme et d'une nation ? La religion, l'histoire, la culture, la civilisation, l'éducation et la tradition. Ces éléments diffèrent d'une société à l'autre. Ils produisent une forme en Europe, et une autre en Asie ou en Afrique. Alors il faut toutes les standardiser. Les différences dans la pensée et l'esprit des nations du monde doivent être détruits pour uniformiser les hommes. Ils doivent se conformer, où qu'ils se trouvent, à un modèle unique. Quel est ce modèle ? Le modèle est fourni par l'Europe : il prescrit à tous les Orientaux, aux Asiatiques et aux Africains comment penser, comment s'habiller, comment désirer, comment faire son deuil, comment construire sa maison, comment établir des relations sociales, comment consommer, comment exprimer son point de vue et, enfin, comment aimer et qui ou quoi aimer. Ainsi une nouvelle culture, appelée «modernisation», a été présentée au monde entier.

La modernité a été le meilleur moyen de détourner le monde non-européen de leurs formes de pensée, de leurs propres modèles, pensées et personnalités. La tâche première des Européens était de tenter les diverses sociétés non-européennes par la

« modernisation ». Les Européens ont réalisé qu'en tentant l'Oriental par un désir compulsif de « modernisation », ce dernier coopérerait avec eux pour nier son propre passé et profaner et détruire de ses propres mains les constituants de sa propre culture, religion et personnalité. Alors la tentation et l'envie de « modernisation » ont prévalu dans tout l'Extrême-Orient, le Moyen-Orient, le Proche-Orient et dans les pays islamiques et africains – et se moderniser était considéré comme s'eupéaniser.

Strictement parlant, se « moderniser » veut dire être modernisé dans la consommation. Se moderniser devient alors avoir des goûts qui désirent des « produits modernes ». En d'autres termes, le modernisé importe de l'Europe des styles de vie et des produits modernes, alors qu'il n'utilise pas les nouveaux types de produits et le mode de vie issus de son propre passé national. Les non-Européens sont modernisés pour consommer. Mais les Occidentaux ne pouvaient pas simplement dire aux autres qu'ils allaient remodeler leur intellect, leur esprit et leur personnalité de crainte de susciter une résistance. Par conséquent, les Européens ont fait prendre la « modernisation » pour la « civilisation » aux non-européens afin de leur imposer le nouveau mode de consommation, vu que tout le monde a un désir de civilisation. La « modernisation » a été définie comme la « civilisation » et donc les gens ont coopéré avec les plans européens pour se moderniser. Les intellectuels non-européens ont travaillé encore plus que les bourgeois et les capitalistes européens pour changer les habitudes de consommation et les modes de vie dans leurs sociétés. Etant donné que les non-Européens ne pouvaient pas fabriquer les nouveaux produits, ils en sont devenus automatiquement dépendants ainsi que de la technologie qui les produit.

Quand je faisais mes études en Europe, j'ai su une fois qu'une usine d'automobiles cherchait à recruter des sociologues et des psychologues pour des emplois bien rémunérés. Je cherchais à l'époque un emploi et j'étais par ailleurs intrigué de savoir pourquoi une usine de voitures avait besoin de sociologues et de psychologues. Je suis donc allé à un entretien avec un homme du département des relations publiques. Il m'a demandé : « Peut-être vous vous demandez pourquoi nous recrutons des sociologues alors que nous faisons généralement appel à des ingénieurs en mécanique ? » J'ai dit oui. Il a alors sorti une carte de toute l'Asie et l'Afrique et a pointé plusieurs villes, en me disant que dans certaines il y avait une grande demande pour les voitures mais que dans d'autres villes il n'y avait pas de demande. Il a poursuivi : « Les ingénieurs ne peuvent pas nous dire pourquoi il n'y a pas de demande. C'est la tâche des sociologues de savoir ce que ces gens aiment et pourquoi ils n'achètent pas de voitures, afin que nous puissions changer la couleur ou la conception des voitures, si possible, ou sinon, changer leur goût. » Puis il m'a donné un exemple de réussite, par des sociologues européens, dans la modernisation d'une certaine tribu.

Il m'a montré une zone boisée et montagneuse, au bord de la rivière Tchad en Afrique, où vivait de nombreuses anciennes tribus nomades. Les gens là bas ne portaient pas de vêtements et vivaient du bétail. Il a indiqué certaines zones où vivait un groupe de personnes autour du « palace » d'un chef de tribu. Ils n'avaient pas d'écoles, pas de routes ou d'autoroutes, pas de vêtements, pas de maisons. Ils vivaient dans des tentes. Puis il m'a dit que le chef de ce village semi-sauvage avait garé deux Renault modernes, avec une bordure dorée, en face de son « palace ».

L'employeur m'a dit : « Au début ces indigènes étaient seulement intéressés par les chevaux. Celui qui possédait le meilleur cheval était le plus connu et le plus envié. Chaque homme essayait d'entraîner le meilleur cheval pour sa propre gloire et pour dominer les autres. Tant que ce genre de conscience prédominerait dans la tribu, personne ne pourrait acheter une voiture. Ils continueraient plutôt à acheter des chevaux, mais nous ne produisons pas de chevaux. Nous avons donc essayé de penser à un moyen de faire acheter aux indigènes les voitures que nous produisons en Europe. »

« Les femmes de cette tribu se maquillent joliment avec des préparations à base de gomme et de sève de la forêt, et tout le monde aime leur allure. Contents de leur culture locale, de leurs danses traditionnelles et de leur propre cuisine, il est évident qu'aucune femme de la tribu ne va acheter des cosmétiques Christian Dior et qu'aucun homme n'achèterait une Renault. Aucun Européen n'a même jamais essayé de leur vendre quoi que ce soit. Mais il y a eu un développement qui a donné aux sociologues européens une occasion de changer le goût de ces indigènes. Le chef de la tribu avait l'habitude d'attacher deux beaux chevaux avec son meilleur chien de chasse devant son siège, et maintenant nous avons changé son goût. Nous l'avons modernisé: au lieu de parader ses chevaux en face de chez lui, maintenant il est fier d'y garer deux Renault avec leurs bordures dorées. »

Surpris, je lui ai demandé : « Mais ils n'ont pas de route ? » « Ils ont construit une route temporaire de 8 kilomètres », m'a-t-il dit. « Quand le chef de la tribu a acheté la première voiture, chaque matin, il faisait un tour et tous les gens de la tribu se réunissaient pour regarder la voiture. Il ne savait pas comment conduire, alors il a embauché un chauffeur d'ici. Ce conducteur a travaillé pour lui

pendant huit mois et a reçu un beau salaire. Il n'y avait pas de station d'essence près de la tribu, alors on ramenait le carburant de très loin par bateau. »

On voit que le but du capitaliste n'était pas vraiment de civiliser cette tribu, mais de la moderniser. Le chef qui était un cavalier fier de son cheval est maintenant fier de sa voiture et apprécie d'être au volant. Le chef de la tribu, comme tant d'autres Asiatiques ou non-Européens, s'est modernisé, mais il faut vraiment être naïf ou superficiel pour croire qu'il s'est civilisé.

La modernisation implique de changer les traditions, le mode de consommation et la vie matérielle, de l'ancien au nouveau. Les hommes façonnent les anciennes manières; les machines produisent les nouvelles. Pour moderniser tous les non-Européens, ils devaient d'abord affaiblir l'influence de la religion, puisque la religion impartit à toute société le sentiment d'une individualité particulière. La religion postule une intellectualité exaltée à laquelle tout le monde s'identifie intellectuellement. Si cette intellectualité est écrasée et humiliée, alors celui qui s'y identifie se sent aussi écrasé et humilié. C'est pourquoi les intellectuels indigènes ont commencé un mouvement contre le «fanatisme». Comme le dit Franz Fanon, «l'Europe avait l'intention de captiver les non-Européens par la machine. Peut-on réduire un homme ou une société en esclavage d'une machine ou de certains produits européens sans préalablement lui ravir sa personnalité ? » Non, on ne peut pas. La personnalité doit être éliminée en premier.

Puisque la religion, l'histoire, la culture comme totalité de l'intellect, la pensée, l'héritage artistique et littéraire donnent de la personnalité à une société, ils doivent aussi tous être détruits. Au 19^{ème} siècle, je me sentirais comme un Iranien appartenant à une

grande civilisation, qui du 4^{ème} au 8^{ème} siècle de l'Islam a été sans pareil dans le monde et a influencé toute la planète. Je ressentirais que j'appartiens à une culture de plus de 2000 ans qui, sous des formes diverses, a créé de nouvelles idées et enrichi l'humanité avec un art et une littérature nouveaux. J'aurais conscience d'appartenir à l'Islam qui est la religion la plus récente, la plus sublime et la plus universelle, une religion qui produit toutes les intellectualités et qui assimile toutes les différentes civilisations pour en créer une plus grande. Je ressentirais un attachement à l'Islam qui a créé le plus bel esprit et le visage le plus sublime de l'humanité, et j'aurais aussi le sentiment, en tant qu'être humain, d'avoir une personnalité unique au monde. Alors, comment pourraient-ils convertir un tel « je » en un gadget dont la seule fonction est de consommer de nouveaux produits ?

Il doit être dépersonnalisé. Il doit être dépossédé de tous les «je» qu'il ressent à l'intérieur. Il doit être persuadé d'appartenir à une civilisation moins accomplie, un ordre social moins élaboré, et être forcé à accepter que la civilisation européenne, la civilisation occidentale et la race européenne sont de qualité supérieure. L'Afrique doit croire qu'un Africain est un sauvage, afin qu'il soit tenté de se « civiliser » et de laisser les Européens déterminer son sort. Le pauvre homme ne se rend pas compte qu'il est en train d'être modernisé et non civilisé. C'est la raison pour laquelle nous voyons que soudainement, aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles, les Africains ont été décrits comme des sauvages et des cannibales. Ces Africains qui avaient interagi avec la civilisation islamique depuis des siècles n'avaient jamais été connus comme des cannibales. Brusquement l'Afrique noire devient cannibale, sent une odeur particulière, et relève d'une race spéciale. La partie grise de son cerveau ne fonctionne pas, et la partie antérieure de son cerveau, comme celle de l'Asiatique, est plus petite que celle de l'Occidental !

Même les médecins et les biologistes ont « prouvé » que le cerveau de l'Occidental a une couche grise supplémentaire, qui fait défaut chez les Orientaux et les Noirs! Ils ont également « démontré » que la supériorité du cerveau de l'Occidental a une base génétique, ce qui lui permet de mieux penser qu'un non-Occidental! Ensuite nous voyons qu'une nouvelle culture a été construite sur la base de la « supériorité occidentale » et de « la supériorité de sa civilisation et de son peuple ». Ils nous ont fait croire et ont persuadé le monde que l'Européen est exceptionnellement compétent sur les plans mental et technique, que l'Oriental possède d'étranges talents émotionnels et gnostiques, et que le Noir est seulement bon pour la danse, le chant, la peinture et la sculpture.

Par conséquent, le monde a été divisé en trois races distinctes: celle qui peut penser, c'est-à-dire la race européenne (depuis la Grèce antique jusqu'à présent!), celle qui ne peut que ressentir ou faire de la poésie, celle de l'Oriental (!) qui n'a que des sentiments mystiques et gnostiques, et celle du Noir qui ne sait que danser, chanter et jouer du bon jazz.

C'est cette façon de penser, introduite au monde pour justifier le besoin de moderniser les nations non-européennes, qui est devenue la base de la pensée des élites non-européennes. Nous voyons comment ils ont créé un conflit entre les «modernisés» et les «archaïques» dans les sociétés non-européennes depuis un siècle, un conflit qui a été – et reste – l'opposition la plus insensée jamais vue.

Modernisation en quoi? Dans la consommation, et non l'esprit. Archaïque en quoi? Dans la forme de consommation. Il était naturel que la lutte se termine en faveur de la modernisation, et

même si elle avait abouti au cas contraire cela n'aurait pas bénéficié les masses. Dans ce combat, cette lutte entre le modernisé et le civilisé, l'Europe a été le leader. Au nom de la civilisation, la campagne de modernisation a été menée, puis pendant cent ans, plus de cent ans, les sociétés non-européennes se sont efforcées de se moderniser sous la direction de leurs intellectuels sophistiqués.

Prenons la genèse et la composition de cette classe d'intellectuels. Jean-Paul Sartre indique qu'il suffit de ramener un groupe de jeunes Africains ou Asiatiques à Amsterdam, Paris, Londres... pendant quelques mois, de les promener, de changer leurs vêtements, de leur apprendre les mœurs sociales ainsi que certains fragments de la langue, donc de les vider de leurs propres valeurs culturelles puis de les renvoyer dans leur propre pays pour en faire des porte-paroles de l'Europe. Dans la préface du livre « Les damnés de la Terre », il dit : « L'élite européenne entreprit de fabriquer un indigénat d'élite ; on sélectionnait des adolescents, on leur marquait sur le front, au fer rouge, les principes de la culture occidentale, on leur fourrait dans la bouche des bâillons sonores, grands mots pâteux qui collaient aux dents; après un bref séjour en métropole, on les renvoyait chez eux, truqués. Ces mensonges vivants n'avaient plus rien à dire à leurs frères ; ils résonnaient ; de Paris, de Londres, d'Amsterdam nous lancions des mots “Parthénon ! Fraternité ! ” et, quelque part en Afrique, en Asie, des lèvres s'ouvraient : “... thénon ! ... nité ! ” C'était l'âge d'or. »

C'est cette élite qui a convaincu les gens à mettre de côté leur tradition, à se débarrasser de leur religion, à écarter leur propre culture – auxquelles ils attribuent leur retard par rapport aux sociétés européennes modernes – et à s'occidentaliser des pieds à la tête!

Comment est-il possible de s'eupéaniser grâce à l'export et l'échange ? La civilisation est-elle un produit que l'on peut exporter et importer d'un endroit à un autre ? Bien sûr que non, mais la modernité est la collection de produits modernes que peut importer une société dans un délai de 1, 2 ou 5 ans. Une société peut être complètement modernisée en quelques années. De même, un individu non-européen peut se moderniser entièrement, et il peut se moderniser encore plus qu'un Européen. Vous changez son mode de consommation et il devient modernisé instantanément. C'est exactement ce que les Européens prévoient.

Mais ce n'est pas si simple de civiliser une nation ou une société. La civilisation et la culture ne sont pas des produits fabriqués en Europe dont la propriété civiliserait n'importe qui. Mais ils nous ont fait croire que toute cette bêtise de modernisation est une manifestation de la civilisation ! Et nous avons jeté avec enthousiasme tout ce que nous avons, même notre prestige social, notre moralité et notre intelligence, pour devenir des têtes assoiffées de ce que l'Europe voulait laisser dégouliner dans nos bouches. C'est ce que la modernité signifie vraiment.

Ainsi a été créé un être sans fondement, aliéné de son histoire et de sa religion, un étranger à sa race, à son histoire et à ce que ses ancêtres avaient construit en ce monde. Un être aliéné de ses propres caractéristiques humaines, avec une personnalité de seconde main dont le mode de consommation a été changé et dont l'esprit a été modifié. Un être qui a perdu ses pensées traditionnelles précieuses, son passé glorieux et ses qualités intellectuelles et qui s'est vidé de l'intérieur. Selon Jean-Paul Sartre, on a créé dans ces sociétés un « assimilé » – c'est-à-dire un quasi-penseur ou une personne presque-instruite – pas un vrai penseur ou un intellectuel.

Le véritable intellectuel est celui qui connaît sa société, qui est conscient de ses problèmes, qui peut déterminer son destin, qui est bien informé sur son passé et qui peut décider pour lui-même. Ces quasi-intellectuels ont toutefois réussi à influencer les gens. Qui sont ces quasi-intellectuels dans les sociétés non-européennes ? Ils sont les intermédiaires entre ceux qui ont les produits et ceux qui doivent les consommer. Ils sont les médiateurs qui, familiers avec les Européens et avec leur propre peuple, ont facilité le chemin de la colonisation et de l'exploitation.

C'est pourquoi ils ont créé des intellectuels indigènes qui n'osent pas choisir pour eux-mêmes, qui n'ont pas le courage de leurs propres opinions et qui ne peuvent pas décider pour eux-mêmes. Ces personnes sont minables au point où, lorsqu'on les interroge sur la saveur de leur nourriture, la musique qu'ils écoutent, les vêtements qu'ils portent, ils n'ont pas la conviction de dire s'ils les aiment ou pas. C'est parce que ce n'est plus eux qui décident. On doit leur dire que tel ou tel vêtement est porté en Europe pour qu'ils puissent l'aimer. Quand on leur dit qu'un aliment particulièrement amer, pour lequel ils éprouvent un goût de poison, est consommé en Europe, ils en mangent même s'il ne sied pas leur goût. Ils en mangent quand même parce que les Européens le mangent ; ils n'ont pas le courage et l'assurance de dire qu'ils le détestent.

En Europe et en Amérique, quand les gens vont à un endroit où on joue du jazz et ils ne l'aiment pas, ils le disent crûment et à voix haute. Mais l'Oriental n'a pas le courage de dire « le jazz est détestable et je ne l'aime pas ». Pourquoi ? Parce qu'on ne lui a pas laissé assez de personnalité et de valeur humaine pour choisir la couleur de son vêtement et la saveur de sa nourriture. Comme l'a dit Fanon, pour que les pays de l'Orient deviennent des disciples de

l'Europe et qu'ils l'imitent comme un singe, ils ont dû prouver aux non-Européens qu'ils ne possèdent pas la même qualité de valeurs humaines que les Européens. Ils ont dû dénigrer leur histoire, leur littérature, leur religion et leur art pour les en aliéner. On voit que les Européens ont fait précisément cela.

Ils ont créé des gens qui ne connaissent pas leur propre culture, mais qui sont toujours prêts à la mépriser. Ils ne savent rien sur l'islam, mais disent de mauvaises choses à son sujet. Ils ne peuvent pas comprendre un poème simple, mais ils le critiquent avec des mots mal choisis. Ils ne comprennent pas leur histoire mais sont prêts à la condamner. D'autre part, ils admirent sans réserve tout ce qui est importé d'Europe. Par conséquent, on a créé un être qui s'est d'abord éloigné de sa religion, de sa culture, de son histoire et de son milieu, et qui ensuite en est arrivé à les mépriser. Il était convaincu qu'il était inférieur à l'Européen, et quand une telle croyance s'est enracinée en lui, il a voulu et essayé de se réfuter, de rompre ses relations avec tout son héritage pour, en quelque sorte, ressembler à un Européen, pour ne pas être détesté et méprisé, et pour au moins être en mesure de dire « Dieu merci, je ne suis pas un Oriental puisque je me suis modernisé au point d'atteindre le niveau d'un Européen ».

Et tandis que le non-Européen est content de s'être modernisé, le capitaliste et le bourgeois européens se gaussent d'avoir réussi à le convertir en un consommateur de leur surplus de production.

